

Abbeville de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Adresse: 323 rue de Chartres. Conté et Bienville.

Approved at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 20 juillet 1910. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

L'ACCORD RUSSO-JAPONAIS ET L'OPINION.

L'accord russo-japonais est, en Russie, nous disent les dépêches, l'objet de toutes les conversations. M. Izvolsky a reçu d'innombrables lettres de félicitations et ses adversaires politiques les plus acharnés ne peuvent empêcher d'approuver la politique en Extrême-Orient. Le traité de Pékin commente longuement l'événement; il insiste sur le rôle important qu'ont joué les Etats Unis dans les négociations.

La presse allemande n'a pas l'air contente, mais le gouvernement est chargé de souligner plus fortement encore le nouveau fait historique. On télégraphie de Saint-Petersbourg au "Berliner Lokal Anzeiger", en effet, que l'ambassadeur allemand, comte de Pourtales, a fait au nom du gouvernement allemand des représentations amicales à propos des derniers incidents survenus à la frontière russo-allemande de Sibirie.

Les intrigues contre l'entente cordiale se trouvent, de ce fait, diminuées. La "Gazette Nationale" officieuse écrit, sous le titre: "Les ennemis alliés". "La nouvelle alliance entre la Russie et le Japon a une grande importance. La Russie a voulu obtenir complète liberté d'action dans le Balkans, et c'est pour cette raison que les vaincus successeurs du vainqueur Gortchakoff ont cependant oublié les camouflets reçus en Extrême-Orient." La conclusion de l'accord russo-japonais est très commentée en Autriche; on raconte qu'il a une très grande importance au point de vue européen. La Russie, en effet, débarrassée de toutes difficultés en Extrême-Orient, se trouve à même de jouer en Europe un rôle beaucoup plus important; il lui sera maintenant

possible de diminuer les garnisons qu'elle entretenait en Mandchourie et d'augmenter d'autant ses effectifs sur la frontière de l'Ouest.

Les devises françaises des blasons anglais.

Tout le monde connaît la devise française de la couronne d'Angleterre: "Dieu et mon droit", et celle de l'ordre de la Jarretière: "Honneur soit qui mal y pense". On sait moins qu'à l'exemple de la maison royale, beaucoup d'anciennes familles des Trois Royaumes ont des "mottos" (c'est le terme héraldique anglais), en vieille langue française.

Le "Cri de Paris" en énumère quelques-unes: Duc de Somerset: "Foy pour devoir". Duc de Richmond: "En la rose je pleure". Duc de Rutland: "Pour y parvenir". Duc de Portland: "Craignez honte". Duc de Newcastle: "Loyauté n'a honte". Marquis de Winchester: "Aimer l'loyauté". Marquis de Bath: "J'ay bonne cause". Marquis de Northampton: "Je ne cherche que un". Marquis de Bristol: "Je n'oublierai jamais". Comte de Shrewsbury: "Prest s'accomplir". Comte de Pembroke: "Ung je servirai". Comte de Lindsey: "Loyauté me oblige". Comte de Stamford: "A ma puissance". Comte de Grey: "De bon vouloir servir le roy". Comte de Waldegrave: "Passer avant". Comte d'Harcourt: "Le bon temps viendra". Comte De La Warr: "Jour de ma vie". Comte de Barthenst: "Tien ta foy". Comte de Mount Edgcombe: "Au plaisir fort de Dieu". Comte Dudley: "Comme je fus". Lord Clifford: "Le roy le veut". Lord Audley: "Je le tyens". Lord Stowton: "Loyal je seray durant ma vie". Lord Dynevor: "Secret et hardi". Lord Lyttelton: "Ung Dieu et ung roy". Lord Dundas: "Essayez". Lord Barham: "Tout bien ou rien". Lord Manners: "Pour y parvenir". Lord Turnham: "Le jour viendra".

Voici quelques devises empruntées à la poésie écossaise:

Duc de Montrose: "Ne oubliez". Comte de Marr: "Je pense plus". Comte Eglinton: "Garde bien". Comte Warrmys: "Je pense". Comte Ayrille: "A fin". Comte Northesk: "Tache sans tache". Comte Newburg: "Si je puis". Lord Forbes: "Grâce me guide". Lord Colville: "Oublier ne puis". Lord Rollo: "La fortune passe partout". Lord Nairac: "L'espérance me comfort". Pairie d'Irlande: Marquis de Chomond: "Vigilance de dessus".

Marquis de Sligo: "Suyvez raison". Marquis d'Ely: "Prends-moi tel que je suis". Marquis de Clanrickard: "Un roy, une foy, une loy". Comte de Lanesborough: "Liberté tout entière". Comte Corhampton: "En Dieu est ma fiance". Comte de Kermare: "Loyal en tout". Vicomte Powersconit: "Fidélité est de Dieu".

Abstinentes et tempérants.

Abstinentes et tempérants poursuivent le même but qui est de moraliser les pays anglo-saxons. Mais les premiers proscrirent toute boisson alcoolique; les seconds en permettent l'usage modéré. Il a suffi de cette nuance pour rendre ces frères, ennemis. Tout, entre eux, est sujet de querelle, jusqu'à la question de savoir ce qu'en eût pensé le Fils de Dieu. On ne s'attendait pas à voir dans cette affaire une des personnes de la Trinité; mais le docteur Abbott, le plus grand du monde, démontre que le Christ n'était jamais voulu être un total abstinent. N'a-t-il pas dit lui-même: "Je suis venu boire et manger avec vous", si bien que des hommes ont prétendu qu'il était "glutonneux and a wine bibber"? Ces hommes ont beau mentir, ajoute le docteur Abbott, leurs mensonges nous renseignent tout de même: on ne dit pas ces choses d'un ascète. Eh! bien, le Christ n'en était pas un. Il acceptait des invitations à dîner, chez les riches comme chez les pauvres et le premier acte de son ministère fut de créer du vin pour prolonger des "wedding festivities" qui ne duraient pas alors moins de trois ou quatre jours. Sans doute, il n'était pas un épicurien poussé, né dans une crèche, qui vivait simplement. Mais il n'a jamais tracé une ligne pour dire: "De ce côté tout est bon, de l'autre, tout est mauvais". Il a interprété des principes, il n'a jamais formulé de lois. Or, la sobriété n'est pas une loi, c'est un principe de conduite. Je ne sais ce que ferait le Christ s'il revenait de nos jours, mais je suis sûr qu'il ne confondrait pas la totale abstinence avec la tempérance. Il n'enseignait certainement pas qu'un homme qui mange assez de "pie" pour que sa propre chair soit tendre comme de la pâte et qui boit assez de café pour que son teint en prenne la couleur, n'enseignait pas que cet homme est tempérant parce qu'il se prive de bière. Il dirait que cela n'est que de l'hypocrisie. "La Bonfortune Wine and Spirit Circular", journal des vigneronnes, liquoristes et brasseries, reproduit avec beaucoup d'éloges cette glose évangélique.

Une rose de cinq mille francs.

Les journaux de Londres racontent que le duc de Marlborough, se promenant dans les serres d'un grand horticulteur avec une très jolie personne, celle-ci tombe en extase devant une rose merveilleuse. Le duc n'hésita pas: avec une suprême galanterie, sans même en demander la permission au jardinier, il cueillit la rose et l'offrit à la belle visiteuse. Le lendemain il reçut de l'horticulteur une note de cent cinquante guinées (3750 francs). Le duc trouva la note exagérée; d'où procès, plaidoiries et finalement condamnation du lord à payer la somme réclamée. L'horticulteur avait passé des années à chercher cette nouvelle rose et il comptait sur elle pour d'amples bénéfices. Avec les frais, la rose est revenue certainement à plus de cinq mille francs.

Une lettre de Mériamé.

La "Revue alsacienne illustrée" publie une lettre inédite de Mériamé, découverte par M. Delachambre dans les archives des monuments historiques. Cette lettre, datée du 15 juin 1836, est adressée au ministre de l'intérieur; elle montre une fois de plus avec quelle intelligente et consciencieuse ardeur l'auteur de "Carmen" s'acquittait de ses fonctions d'inspecteur: "Lorsque je suis arrivé à Strasbourg on venait de badigeonner la nef de la cathédrale et au moment où je vous écris, des ouvriers sont occupés à peindre à la détrempe les murs et les piliers du transept. Cette opération, qui a donné lieu à de vives réclamations de la part de tous les anti-quiens de Strasbourg et que plu-

sieurs feuilles allemandes ont amèrement critiquée, se poursuit cependant sans obstacle. De part et d'autre, la discussion a été fort aigre. Peu d'en est fallu même qu'elle ne rallumât les vieilles querelles de religion, car les badigeonneurs étaient soutenus par les protestants et les anti-badigeonneurs, catholiques pour la plupart, se plaignaient que la direction des travaux d'une église catholique fût confiée à un protestant". Après avoir vanté la nuance délicate du gris rose dont le "Munster" est bâti et gémi sur l'effet déplorable du badigeon qui empêche les sculptures, l'archéologue se lance dans une savante discussion sur l'emploi des couleurs dans les églises anciennes; il démontre l'ignorance de l'architecte qui attribue au moyen âge des restes de dorures datant du seizième siècle et qui s'en autorise pour peindre l'édifice suivant sa fantaisie. "Cette tentative partielle d'imitation rend le disparate plus choquant. Dans l'état actuel, ce "mezz termine" maladroit rappelle ces jeunes gens qui, laissant croître leur barbe et leurs cheveux, portant d'ailleurs des fracs et des pantalons, se croient en costume du moyen âge." Mériamé signale en même temps un autre trait de barbarie. La foudre ayant causé de grands dégâts dans la flèche, on s'est décidé à établir des paratonnerres et l'on avait creusé des puits pour y plonger l'extrémité des conducteurs; un de ces puits avait été pratiqué devant une inscription bien connue indiquant la date de la mort d'Erwin de Steinbach, de sa femme et de son fils; les ouvriers avaient trouvé des ossements et les avaient dispersés. "Il n'est pas prouvé, remarque l'écrivain, que ce fussent les restes d'Erwin, mais cela n'est pas improbable et, en pareille matière, on aime à croire. Avec un peu de précaution, en eût évité de troubler ainsi les cendres d'un grand artiste." Après douze ans de réflexion, l'administration donna gain de cause à Mériamé: le badigeon disparut en 1843.

Le 14 juillet à Abbeville.

Abbeville a eu son 14 juillet, comme la Nouvelle-Orléans, moins brillant et moins bruyant peut-être, mais tout aussi réussi; car là-bas, comme ici, on a rendu hommage à la France, on a célébré son génie, on a chanté ses gloires, on a bu à sa prospérité, et, ce que n'a-t-on pas fait! qui se doit faire quand on salue le retour de l'anniversaire de l'événement le plus marquant des temps modernes, d'une révolution dont la France fut le théâtre et le témoin et qui, dans tous les domaines, fit le nivellement et s'appant dans leurs fondements toutes les institutions usées d'une société ancienne, pour reconstituer, édifier à nouveau, nous l'avons souvent dit.

Oui, Abbeville, ainisue tous les ans d'ailleurs, a eu ses réjouissances l'autre jour, comme nous le dit dans une correspondance à laquelle nous ouvrons très volontiers nos colonnes, le plus français des Français, le plus aimé aussi des Français d'Abbeville, M. Louis Vallée.

Abbeville, Lne, 21 juillet 1910. Monsieur le rédacteur de l'ABELLE. Cher monsieur et ami: Quelques lignes à la hâte pour vous donner un aperçu de notre fête du 14 juillet. La fête nationale de la France a été célébrée à Abbeville, cette année, avec un éclat inaccoutumé sous les auspices de la Société Française de Bienfaisance de la Paroisse Vermilion. Le comité de la fête a su faire les choses simplement et satisfaisant les exigences de tout le monde. Français et amis de la France se sont donné rendez-vous à 4 heures p. m. dans la grande salle de la Société, décorée pour la circonstance, de drapeaux des deux nations, et une réception magnifique y a eu lieu. Après la bienvenue souhaitée à tous par le président, M. Louis Vallée, le buffet a été pris d'assaut et la fête a continué brillante jusqu'à une heure avancée de la soirée, agrémentée par des danses, des chants patriotiques et des discours d'occasion. On a écouté avec un intérêt bien vif, l'histoire de la chute du fameux donjon féodal "La Bastille", racontée par M. Célestin Rioud et l'allocution de circonstance en français et en anglais de M. Otis Broussard. Français, Créoles et Yankees ont fraternisé avec sympathie, cordialité et enthousiasme, enchantés de l'admiration et du patriotisme que la Société Française de Bienfaisance sait maintenir, comme une glorieuse tradition, au sein de ses membres depuis tant d'années. Mlle Mathilde Vallée a joué avec entrain sur le piano la Marseillaise et des musiciens de talent tels que notre Grefier de cour M. Simonet LeBlanc, l'avocat R. G. La Hauve, le Docteur Nelson et d'autres ont prêté leur précieux concours et ont contribué à l'éclatant succès de la fête. On a bu à la prospérité des deux Républiques-Sœurs et à la fraternisation de leurs peuples, et tous ont gardé de la fête, en même temps qu'un excellent souvenir, l'espérance de contribuer à l'année prochaine et de bien des années à venir.

Le charbon dans le sud-est du Texas.

Houston, Texas, 21 juillet.—Le Dr C. F. Spannon, de la commission sanitaire du détail, qui est occupé à combattre les ravages du charbon dans le sud-est du Texas, a officiellement annoncé aujourd'hui qu'un complot du bureau de poste d'Orange, Texas, M. S. M. Dewey, avait contracté la terrible maladie. C'est le sixième cas officiellement constaté depuis deux ans, d'un être humain frappé par le charbon.

Hollander est maintenu à la disposition de la justice américaine.

Naples, 21 juillet.—Les autorités de cette ville ont ordonné l'internement d'Alexander Hollander, en attendant que son extradition soit demandée par le département d'Etat à Washington. Cette demande n'aurait été faite que si elle n'était déjà faite par New York. Oyster Bay, L. I., 21 juillet.—En réponse à un message téléphonique de Sagamore Hill, M. Charles Townsend, constable d'Oyster Bay, s'est rendu ce matin en automobile à la maison de campagne du colonel Roosevelt et y a mis en état d'arrestation un prêtre arménien, le Rév. George Nathaniel. Celui-ci après avoir expliqué les raisons qui l'avaient poussé à Sagamore Hill a été remis en liberté et renvoyé par le premier train en partance pour New York. Il a déclaré qu'il était archidiacre de l'église arménienne et qu'il désirait voir l'ex-président Roosevelt pour le prier de souscrire une somme de 5,000 dollars à un fonds pour la construction d'un hôpital en Terre Sainte. Le Révérend en quittant Oyster Bay a déclaré qu'il tenterait de voir le colonel Roosevelt demain à New-York.

AUX SUISSES.

Des inondations énormes ont dévasté une grande partie de notre pays. Les dommages y sont presque irréparables et se montent à des dizaines de millions de dollars. Ce sont surtout les habitants des cantons de Schwyz, d'Uri et des Grisons qui ont le plus souffert. C'est notre devoir de venir en aide à ces pauvres compatriotes. Ouvrons leur notre cœur et tendons leur la main, en leur envoyant des secours dont ils ont si grandement besoin. Les dons, les oboles les plus modestes seront acceptés avec gratitude par le sousigné. Le Consulat Suisse, 335 rue Iberville. EMILE HOEHN, Consul.

La police de Chicago suspend son enquête.

Chicago, 21 juillet.—La police de Chicago a abandonné son enquête sur la mort de Ira G. Rawn, président de la compagnie de chemin de fer Monon Route, le chef Schuetler étant persuadé que Rawn s'est suicidé en dépit des affirmations contraires de la famille. Les détectives privés engagés par le beau fils de Rawn continuent néanmoins leur enquête et affirment énergiquement que Rawn a été assassiné par un cambrioleur. Le coroner Hoffman n'a pas encore publié son rapport, mais on n'ignore pas qu'il incline à croire à un suicide. On a relevé sur le corps de Rawn, près de l'endroit où le projectile a pénétré, des marques de poudre qui permettent de supposer que le coup de revolver a été tiré à bout portant. Les funérailles de Rawn auront lieu demain après midi.

L'imbroglio nicaraguayen.

Washington, 21 juillet.—Il est probable que le département d'Etat annoncera ce soir ou demain matin les mesures qu'il compte prendre pour obvier à la situation créée par la reconnaissance du blocus de Madrid par le gouvernement norvégien. Le sous-secrétaire d'Etat, M. Wilson, prépare une réponse à la lettre d'une compagnie de navigation de la Nouvelle-Orléans, protestant contre l'acte du gouvernement norvégien. Une dépêche envoyée aujourd'hui à Washington par le consul américain à Bluefields, M. Moffat, jette quelque lumière sur la situation. Il paraît, suivant M. Moffat, que Michel J. Clancy, un jeune homme qui a rempli pendant quelques temps les fonctions de vice-consul américain à Bluefields tout en remplissant un emploi analogue pour le compte de la Norvège, a transmis des rapports erronés et sensationnels à ce dernier gouvernement. Il en est résulté que le ministre norvégien des affaires étrangères s'est créé une fausse impression sur l'état de la situation à Bluefields et a conséquemment pris des mesures pour faire observer par les navires norvégiens le blocus établi par Madrid. Au sujet du rapport mis en circulation d'après lequel, suivant lequel Madrid serait ordonné à ses généraux de fuir tout les prisonniers de guerre tombant entre leurs mains, quelle que fut leur nationalité, le département d'Etat estime que la nouvelle est trop invraisemblable pour être prise au sérieux.

Des tables étaient alignées le long des murs.

Des tables étaient alignées le long des murs. Et la plupart des tables étaient garnies. Les consommations étaient décaissées par un monte-charges qui communiquait avec le bar, et le monte-charges, avec ses verres et ses flacons, ne s'arrêtait jamais dans un perpétuel va-et-vient subordonné à l'insatiable soif des clients d'es-bas. Caloraff était connu là comme dans le public-house. Des mains se tendaient. Différentes catégories de gamelles, les unes prétentieuses et les autres simplement pittoresques, mais toutes reponssées de saleté, se présentaient à lui. Là, comme ailleurs, il distribuait quelque monnaie. Décidément Caloraff était populaire. Et comme il ouvrait son compagnon de sa protection et de sa popularité, on ne fit point attention à Maurice. Ils prirent place à une table et se penchèrent pour s'asseoir. Stephen Cobe murmura: "Les quatre associés sont à notre gauche. Maurice ne fit pas semblant d'entendre. Ce fut quelques minutes après seulement, qu'il se hasarda à glisser un coup d'oeil de leur côté. Quatre types de purs bandits, silencieux et farouches. Blanche Glenarm ne s'était pas trompée, en disant qu'ils attendaient Dick Lande depuis midi. Et ils commençaient à perdre

Abbeville de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED. Adresse: 323 rue de Chartres. Conté et Bienville.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 20 juillet 1910. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

L'ACCORD RUSSO-JAPONAIS ET L'OPINION.

L'accord russo-japonais est, en Russie, nous disent les dépêches, l'objet de toutes les conversations. M. Izvolsky a reçu d'innombrables lettres de félicitations et ses adversaires politiques les plus acharnés ne peuvent empêcher d'approuver la politique en Extrême-Orient. Le traité de Pékin commente longuement l'événement; il insiste sur le rôle important qu'ont joué les Etats Unis dans les négociations.

Les devises françaises des blasons anglais.

Tout le monde connaît la devise française de la couronne d'Angleterre: "Dieu et mon droit", et celle de l'ordre de la Jarretière: "Honneur soit qui mal y pense". On sait moins qu'à l'exemple de la maison royale, beaucoup d'anciennes familles des Trois Royaumes ont des "mottos" (c'est le terme héraldique anglais), en vieille langue française.

Abstinentes et tempérants.

Abstinentes et tempérants poursuivent le même but qui est de moraliser les pays anglo-saxons. Mais les premiers proscrirent toute boisson alcoolique; les seconds en permettent l'usage modéré. Il a suffi de cette nuance pour rendre ces frères, ennemis. Tout, entre eux, est sujet de querelle, jusqu'à la question de savoir ce qu'en eût pensé le Fils de Dieu.

Le 14 juillet à Abbeville.

Abbeville a eu son 14 juillet, comme la Nouvelle-Orléans, moins brillant et moins bruyant peut-être, mais tout aussi réussi; car là-bas, comme ici, on a rendu hommage à la France, on a célébré son génie, on a chanté ses gloires, on a bu à sa prospérité, et, ce que n'a-t-on pas fait! qui se doit faire quand on salue le retour de l'anniversaire de l'événement le plus marquant des temps modernes.

La police de Chicago suspend son enquête.

Chicago, 21 juillet.—La police de Chicago a abandonné son enquête sur la mort de Ira G. Rawn, président de la compagnie de chemin de fer Monon Route, le chef Schuetler étant persuadé que Rawn s'est suicidé en dépit des affirmations contraires de la famille.

L'imbroglio nicaraguayen.

Washington, 21 juillet.—Il est probable que le département d'Etat annoncera ce soir ou demain matin les mesures qu'il compte prendre pour obvier à la situation créée par la reconnaissance du blocus de Madrid par le gouvernement norvégien.

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

LA FILLE SAUVAGE

GRAND ROMAN INEDIT PAR JULES MARY

DEUXIEME PARTIE

Aventures de dix millions de bijoux

LES VOLEURS DE LONDRES.

Quelle affaire? Celle de "New York Herald"... ta sans bien... le coffret

aux dix millions..... Elle devait défrayer, malgré tout: —Qui t'a dit que Lande suivait cette piste? —J'étais à Waterloo-Station, à midi... et j'ai vu Dick. —Ta mens. —J'ai vu Dick, en cocher, sur le siège de la voiture 3304.... Elle se tut. Elle sentait que mentir devenait inutile. Caloraff était renseigné. Alors, les yeux dans ceux du détective: —Oh! venez à en venir, voyez! Dix millions, c'est une somme —et la femme qui l'a succédé dans les bonnes grâces de Lande ne sera pas à plaindre. Blanche Glenarm tourmenta son coiffeur. Tout à coup, elle le jeta sous la table, pour se pas encombrer à la tentation que lui inspirait sa nature violente. —Je ne sais si Dick Lande est en possession de ce fret, dit-elle. —Moi, je le crois... j'ai raté l'affaire.... C'est lui qui l'a réussie..... —Oh! il est adroit.... Pour-tant la chose... d'aujourd'hui... ne doit pas aller toute seule, car, autrement, Dick serait ici... —Ah! il doit venir? —Ce soir. —Dans quel but? La fille hésita encore. Puis brusquement elle parut prendre son parti. —Ta voudrais lui reprendre le

coffret, hein? —Peut-être. —Si je t'y aide.... part à deux! —Oh! oh! comme tu y vas! Il te faut cinq millions, la belle?... Dieu te bénisse.... j'agiral seul!..... —Combien m'offres-tu? —Cela dépend. Sale-tu oh est le coffret? —Non.... Dick a disparu depuis ce matin.... —Alors, que peux tu me dire? —Les noms de ses complices et associés, dans l'affaire. —Combien sont-ils? —Quatre. Stephen Cobe est tonna vers Maurice, qui écoutait avidement, cet étrange entretien. Et lui adressant la parole en français: —Vous m'avez dit que vous n'étiez pas riches? —En effet. —Mais que pourtant, vous disposez d'une certaine somme! —Cinquante mille francs.... —Je la sacrifie.... vous consentez? —Je consens. Caloraff prit la main de Blanche Glenarm et la tapota doucement: —Je t'offre deux cent cinquante livres sterling pour chacun des noms que tu vas me révéler.... Elle secoua la tête, ironique, avait un verre de gin et bauba-tis: —Bien de fait, Caloraff, si tu ne donnes le double.... —Soit.... cinq cents livres.... —Par nom? —Par nom. —J'accepte. J'ai ta parole: —Je te la donne. —Avance quand même des arrièr.... Stephen Cobe tira cinquante livres de son portefeuille et les glissa dans la main de la fille, de manière à ce qu'aucun regard indiscret ne s'en aperçût. —Merci, Maurice.... Il y a d'abord Jefferson.... —Celui qui boite un peu de la jambe gauche. —Oui. —Je le connais. Ensuite? —Il y a Vilmot.... —Vilmot, le chauve.... Bon, Ensuite? —Orthy.... —Le boquer, ou son frère! —Le boquer.... —Et le quatrième? —Lestrade.... —Jefferson, Vilmot, Orthy, Lestrade.... Je les connais tous les quatre.... Mais tu ne m'apprends pas grand-chose, la belle, je te salue tout cela déjà.... depuis ce matin.... —Oh! oh! tu mens, par le diable! —Je les ai vu tous quatre en cocher à Waterloo-Station.... —C'est vrai, dit-elle, ébahie. —Te salue quand même les deux mille livres si à ces renseignements, qui m'étaient inutiles,

tu ajoutes celui-ci: Oh sont-ils? La fille eut au regard de haine triomphante. Ses yeux, d'abord fixés sur Stephen Cobe, s'abaissèrent et parurent s'attacher sur le cartilage du public-house. Le détective comprit. —Ils sont ici? —Oui. —Dans le sous sol? —Oui. —C'est là que Lande doit les joindre? —Oui. Ils l'attendent depuis midi. Et pour qu'il n'ait point paru depuis midi, il faut qu'il soit arrivé quelques chose.... —Ou qu'il ait voulu garder le magot pour lui seul? —Elle secoua la tête. —Ceci est impossible, Caloraff.... Diek Lande est un honnête homme.... Où te retrouverai-je pour être payé? —Viens demain à cette adresse. —A quelle heure? —A partir de deux heures, après-midi. —Au revoir, Caloraff.... au revoir, toi aussi, dit-elle à Maurice.... Ta me plains.... et si tu voulais me dire un mot aimable, je resterais volontiers.... Elle attendit ce mot et s'éloigna, dépitée. —Non, n'avons pas perdu notre temps, dit le détective.... Descendons! Il se leva, régla les consommations et, montrant le chemin,

passa devant Maurice. Ils traversèrent deux salles sordides et enfumées, puis se trouvèrent dans une cour emplit d'immondices et sans lumière. Mais Caloraff paraissait se diriger là comme chez lui. Au fond, il ouvrit une porte, longue un couloir obscur et s'arrêta. —Vous n'avez pas oublié le mot de passe? —Holborn-Holloway. —Bien. Stephen Cobe frappa d'une façon particulière. La porte s'ouvrit. Elle donnait sur un escalier de pierre, sur la première marche duquel un homme se tenait. —Holborn-Holloway! souffla Stephen Cobe. —Passe, Caloraff! Je te reconnais, dit l'homme.... Mais est-ce s'arrêter? —Holborn-Holloway! dit Maurice. —Et je réponds de lui, dit Stephen. —Descendez, gentlemen. Ils dégringolèrent les marches éclairées suffisamment par des lampes accrochées dans des niches de la muraille. Une grande salle, enfumée comme celles de rez-de-chaussée, où l'on bavait comme dans les salles d'en haut, mais où régnait un peu plus d'ordre et de silence. Il s'y trouvait une quarantaine de voleurs, ou d'apprentis voleurs de tout sexe et de tout âge.

Des tables étaient alignées le long des murs. Et la plupart des tables étaient garnies. Les consommations étaient décaissées par un monte-charges qui communiquait avec le bar, et le monte-charges, avec ses verres et ses flacons, ne s'arrêtait jamais dans un perpétuel va-et-vient subordonné à l'insatiable soif des clients d'es-bas. Caloraff était connu là comme dans le public-house. Des mains se tendaient. Différentes catégories de gamelles, les unes prétentieuses et les autres simplement pittoresques, mais toutes reponssées de saleté, se présentaient à lui. Là, comme ailleurs, il distribuait quelque monnaie. Décidément Caloraff était populaire. Et comme il ouvrait son compagnon de sa protection et de sa popularité, on ne fit point attention à Maurice. Ils prirent place à une table et se penchèrent pour s'asseoir. Stephen Cobe murmura: "Les quatre associés sont à notre gauche. Maurice ne fit pas semblant d'entendre. Ce fut quelques minutes après seulement, qu'il se hasarda à glisser un coup d'oeil de leur côté. Quatre types de purs bandits, silencieux et farouches. Blanche Glenarm ne s'était pas trompée, en disant qu'ils attendaient Dick Lande depuis midi. Et ils commençaient à perdre